



HAL
open science

Un siècle de rapports de genre en musicologie. Les femmes musicologues à la Société française de musicologie et dans sa revue

Catherine Deutsch

► To cite this version:

Catherine Deutsch. Un siècle de rapports de genre en musicologie. Les femmes musicologues à la Société française de musicologie et dans sa revue. *Revue de musicologie*, 2018, Un siècle de musicologie en France, 104 (2), pp.773-802. hal-02299495

HAL Id: hal-02299495

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02299495>

Submitted on 27 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un siècle de rapports de genre en musicologie. Les femmes musicologues à la Société française de musicologie et dans sa revue

Catherine Deutsch

Le 20 février 1930, la New York Musicological Society, ancêtre de l'American musicological society (AMS), tenait son deuxième meeting. Ruth Crawford (1901-1953), la future femme de l'éminent musicologue Charles Seeger (1886-1979), était présente et écrivait dans son journal :

Les musicologues sont réunis. Il a été décidé que je serais autorisée à m'asseoir dans la pièce adjacente pour entendre [Joseph] Yasser parler de sa nouvelle *supra scale*. Lorsque j'arrive dans cette intention, je m'aperçois que quelqu'un a fermé les portes [...] Je marche devant la porte fermée pour retourner dans ma chambre et, en passant, tourne la tête vers la porte fermée, et doucement, mais fermement, je dis : « allez au diable ! »¹.

Des décennies plus tard, en 1972, Seeger expliquera qu'il avait souhaité exclure Crawford afin d'éviter que la musicologie ne soit considérée comme une « activité féminine »². Cette anecdote édifiante a été relatée à plusieurs reprises par les musicologues féministes, notamment Susanne Cusick et Judith Tick, pour illustrer le sexisme qui sévissait aux premières heures de la musicologie américaine – un

1. « *The musicologists meet. It is decided that I may sit in the next room and hear [Joseph] Yasser about his new supra scale. Then when I come out for this purpose, I find someone has closed the doors [...] I walk past the closed door to my room, and when I pass I turn my head toward the closed door and quietly but forcibly say, "Damn you" »*. Cité dans Suzanne Cusick, « Gender, Musicology, and Feminism », dans Nicholas Cook et Mark Everist, dir., *Rethinking Music*, Oxford: Oxford University Press, 1999, p. 471 ; Suzanne Cusick, « Let's Face the Music and Dance (or, Challenges to Contemporary Musicology) », dans *Celebrating the American Musicological Society at Seventy-five*, Brunswick: American Musicological Society, 2011, p. 25-26 ; et Judith Tick, *Ruth Crawford Seeger. A Composer's Search for American Music*, Oxford: Oxford University Press, 1997, p. 121-122.
2. S. Cusick, « Gender, Musicology, and Feminism », p. 472.

sexisme dont on peine aujourd'hui à mesurer l'ampleur, à l'heure où environ la moitié des membres de l'AMS sont des femmes³.

L'année où Crawford maudit ses homologues masculins derrière une porte désespérément close, les membres de la Société française de musicologie (Sfm) se réunissaient quasi mensuellement lors de séances de travail parisiennes. En 1930, les femmes atteignaient 40 % de l'auditoire, une moyenne particulièrement haute cette année-là⁴. Sept ans plus tard, le 18 février 1937, les femmes étaient pour la première fois plus nombreuses que les hommes (13 femmes et 11 hommes assistaient à la séance). En 1988, pourtant, c'est bien l'AMS qui devait donner le coup d'envoi à la musicologie dite « féministe »⁵, un champ d'étude qui, jusqu'à aujourd'hui, reste quasi inexistant dans la *Revue de musicologie* et auquel, comme l'a noté Jean-Jacques Nattiez, la musicologie française semble avoir longtemps « résisté »⁶.

Les écrits féministes anglophones issus de la « *new musicology* » ont profondément influencé notre façon de nous représenter le passé de la discipline, alors même que, comme voudrait le montrer cette étude, chaque pays, chaque société savante, eut une manière propre d'inclure ou d'exclure les femmes en tant que musicologues ou en tant qu'objet d'étude⁷. Étudier la place des femmes au sein de la Sfm et sa *Revue* permet de briser le récit d'un « progrès » linéaire, celui d'une musicologie patriarcale s'ouvrant progressivement aux femmes au fil des décennies. Si ce schéma narratif convient à la musicologie états-unienne – et sans doute aussi allemande – il convient de le repenser lorsque l'on s'intéresse à l'historiographie de la musicologie française.

La *Revue de musicologie*, une revue inclusive *ante litteram*

La Sfm et la *Revue de musicologie* ne représentèrent jamais un entre-soi masculin dont la porte serait fermée aux femmes. Parmi les grands périodiques musicologiques dont la parution remonte aux premières décennies du xx^e siècle,

3. Voir Jane A. Bernstein, « Regard the Past, Examine the Present, and Look toward the Future: The AMS at Seventy-five », dans *Celebrating the American Musicological Society...*, p. 14.
4. Les statistiques concernant l'audience des séances ont été réalisées à partir des comptes rendus des séances de la Sfm publiés régulièrement dans la *Revue de musicologie*. Les noms des participants y sont indiqués jusqu'en 1954 ; après cette date, ils cessent d'être relevés sur décision du conseil d'administration.
5. Sur l'ouverture de l'AMS aux thématiques féministes, voir Susan McClary, *Ouverture féministe. Musique, genre, sexualité*, trad. de l'anglais Catherine Deutsch et Stéphane Roth, Paris : Philharmonie de Paris, 2015, p. 34-35.
6. Jean-Jacques Nattiez, « Histoire ou histoires de la musique ? », dans *Musiques. Une encyclopédie pour le xx^e siècle*, volume 4 : *Histoires des musiques européennes*, Arles : Actes Sud, 2006, p. 30.
7. Sur l'inclusion des femmes comme objet d'étude à la *Revue de musicologie*, voir la contribution de Catherine Deutsch, « Écrire sur les musiciennes, une question de genre ? ... », dans ce volume.

la *Revue* occupe même une position singulière. Sans jamais avoir, semble-t-il, adopté nulle forme de politique éditoriale volontariste, ni même peut-être avoir eu conscience de sa particularité, la *Revue* fut pendant longtemps une revue qui publia un nombre nettement plus élevé d'articles écrits par des femmes que ses homologues allemands, anglais, états-uniens et même français⁸. Depuis 1917, il a été relativement rare qu'une année se passât sans qu'aucune autrice fût publiée. Durant toute sa durée d'existence, ceci s'est produit au total onze fois, dont seulement trois avant la Seconde Guerre mondiale⁹.

Situé à 13,6 % durant ses trois premières années (1917-1919), puis à 10,5 % durant les années 1920, le taux décennal d'articles écrits par des femmes dans la *Revue de musicologie* ne cessa ensuite de croître jusqu'à la fin des années 1940. De 19,6 % dans les années 1930, il atteignit 29 % dans les années 1940, une proportion qui resta inégalée jusqu'aux années 2000. Les années 1950 virent une chute significative de la proportion d'autrices, qui stagna entre 17,5 et 21,8 % des années 1950 aux années 1990, avant de connaître une nette progression à partir des années 2000 (30,7 %), et d'atteindre 37,9 % dans les années 2010-2017. Autre donnée significative, le premier volume comportant plus d'autrices que d'auteurs parut dès la Libération, en 1945, avec trois articles écrits par des femmes et un par un homme. Ceci ne s'est reproduit que quatre fois jusqu'à aujourd'hui, en 1974, 1983, 2013 et 2016.

Même si, de la création de la *Revue de musicologie* jusqu'à aujourd'hui, les autrices sont toujours restées largement minoritaires, elles le furent longtemps sensiblement moins que dans nombre de revues de musicologie euro-états-uniennes. À titre de comparaison, il est éclairant de confronter l'histoire de la *Revue* avec celle d'autres grands périodiques musicologiques à l'histoire et à l'orientation scientifique comparables. Il a été procédé à cette fin au dépouillement d'un corpus de neuf périodiques de musicologie généraliste dont la parution – parfois sous d'autres titres – remonte au moins à l'entre-deux-guerres. Celui-ci comprend :

- en France :

- *La Revue de musicologie*;
- *La Revue musicale*;

8. La catégorie « article » est entendue ici dans le sens le plus restrictif du terme (articles de recherche musicologique et « notes et documents ») ; sont exclus en revanche les éditoriaux, les nécrologies, les recensions d'ouvrages et d'éditions musicales, les comptes rendus de séances ou de colloque, les nouvelles musicologiques, etc. Dans la mesure du possible, les mêmes critères ont été appliqués pour le dépouillement des autres revues du corpus (voir ci-après). Lorsqu'un article est publié en plusieurs parties dans des volumes ou tomes différents, chacune d'entre elles a été comptabilisée comme un article, ce afin de pondérer sa place dans la revue.
9. La *Revue de musicologie* ne publia aucune autrice en 1921, 1922, 1925, 1944, 1948, 1958, 1962, 1973, 1975, 1981 et 1996.

- en Angleterre :
 - *Music & Letters*;
 - *Journal of the Royal Musical Association* (d'abord intitulé *Proceedings of the Musical Association* puis *Proceedings of the Royal Musical Association*¹⁰);
- aux États-Unis :
 - *The Musical Quarterly*;
 - *Journal of the American Musicological Society*¹¹;
- en Allemagne :
 - *Archiv für Musikwissenschaft* (intitulé jusqu'en 1914 *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*) ;
- en Autriche :
 - *Studien zur Musikwissenschaft*;
- ainsi que l'organe de la Société internationale de musicologie (IMS) :
 - *Acta Musicologica* (jusqu'en 1930 *Mitteilungen der Internationalen Gesellschaft für Musikwissenschaft* / *Bulletin de la Société internationale de musicologie*)¹².

À l'exception de *La Revue musicale*, tous les périodiques du corpus continuent de paraître aujourd'hui – même si la publication d'*Archiv für Musikwissenschaft* et *Studien zur Musikwissenschaft* a été interrompue durant environ deux décennies, de 1928 à 1951 et de 1935 à 1954 respectivement.

Jusque dans les années 1960, la *Revue de musicologie* affiche un taux d'autrices sensiblement supérieur à toutes les autres revues du corpus, et ce tout particulièrement durant les années 1940. La différence s'estompe progressivement à partir des années 1970 (voir Tab. 1)¹³. Avant les années 1970, *Studien zur Musikwissenschaft*

10. Le *Journal of the Royal Musical Association* a connu plusieurs changements de titres depuis sa création en 1874 : *Proceedings of the Musical Association* de 1874-1943, il devient *Proceedings of the Royal Musical Association* en 1944 et jusqu'en 1984, pour adopter ensuite son titre actuel à partir de 1986.
11. Même si le *Journal of the American Musicological Society* ne fut créé qu'en 1948, l'AMS publia différents périodiques dès 1936 : *Papers Read by Members of the American Musicological Society at the Annual Meeting* (1936-1939), *Bulletin of the American Musicological Society* (1938-1948), *Papers of the American Musicological Society* (1940-1941). En raison de son importance historique et de ses différents antécédents (tous dépouillés ici), le *Journal of the American Musicological Society* a été inclus dans le corpus.
12. Il s'agit de tous les périodiques musicologiques généralistes diffusés sur *JStor* dont la parution remonte à avant la Seconde Guerre mondiale, à l'exception de *The Musical Times*. Ce dernier a été exclu car il a gardé jusqu'à aujourd'hui une ligne éditoriale moins strictement scientifique que les autres périodiques du corpus et car ses contributions, souvent de quelques pages, relèvent souvent davantage de la critique musicale que de la musicologie académique. À titre indicatif, le taux décennal d'autrices du *Musical Times* se situait autour de 3% durant les années 1920 et autour de 10% dans les années 2000.
13. Les données avancées ici comprennent une petite marge d'erreur. Celle-ci résulte d'une part des logiques d'indexation pas toujours cohérentes utilisées par *JStor* – à partir duquel, pour

est le seul périodique à présenter des taux d'autrices ponctuellement légèrement supérieurs à ceux de la *Revue de musicologie*, pendant les années 1920 et 1950. Après cette date, la proportion d'autrices de *Studien zur Musikwissenschaft* s'effe cependant brusquement à *ca* 6% dans les années 1960, et reste faible jusqu'à la fin des années 1980. En Angleterre, le taux décennal d'autrices de *Proceedings of the Musical Association* se situe autour 5% jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, puis entre 10 et 15% dans les années 1950-1970; *Music & Letters* eut une politique éditoriale un peu plus favorable aux femmes, avec un taux décennal d'autrices variant de *ca* 9 à 14% des années 1920 aux années 1970. L'organe de l'IMS (*Bulletin de la Société internationale de musicologie* puis *Acta Musicologica*) a une proportion d'autrices bien plus faible. De sa création en 1928 à 1959, la revue publia cinq articles écrits par des femmes, avec un taux décennal d'autrices oscillant entre 0 et 2,7%. C'est approximativement le même ratio que l'on retrouve dans *Archiv für Musikwissenschaft*, dont la proportion d'autrices ne dépassa pas les 10% avant les années 1990. L'écart est également net avec les revues états-uniennes. *The Musical Quarterly*, la plus ancienne revue des États-Unis garde un taux d'autrices qui évolue entre *ca* 5% et 10% de sa création en 1915 jusqu'à la fin des années 1960. Le *Journal of the American Musicological Society* et ses différents ancêtres affichent un ratio légèrement plus favorable aux femmes, autour de 11% de la fin des années 1930 jusqu'à la fin des années 1960. La *Revue de musicologie* se démarque également de la *La Revue musicale* qui affiche une proportion décennale d'autrices inférieure à 8% de sa création en 1920 à sa disparition en 1990.

Dans les années 1980, le taux décennal d'autrices de la *Revue de musicologie* reste encore dans la fourchette haute du corpus, mais la revue accuse un net retard la décennie suivante. Durant les années 1990, alors que l'histoire des musiciennes était en plein essor et que les études de genre entraient dans une phase d'institutionnalisation aux États-Unis, la participation des autrices connut une augmentation importante dans la plupart des périodiques. La *Revue de musicologie* est cependant avec *Music & Letters* la seule revue du corpus à voir son taux décennal d'autrices chuter légèrement durant les années 1990. Depuis 2010, le retard de la *Revue de musicologie* s'est cependant entièrement résorbé, puisque sur la période 2010-2017, la revue affiche un des taux d'autrices les plus élevés du corpus (37,5%, juste après *Journal of the Royal Musical Association* à 41,5%). Cette progression paraît s'être opérée sans que la *Revue de musicologie* ou la Sfm n'aient mis en œuvre de politique d'égalité, comme ce fut le cas pour à l'AMS, notamment¹⁴.

des raisons de faisabilité, le décompte du total des articles a été réalisé – et d'autre part, de l'usage fréquent des initiales dans l'entre-deux-guerres (en cas de doute, les articles signés par des initiales ont été attribués à des hommes).

14. La politique d'égalité de l'AMS est détaillée sur son site internet: www.ams-net.org/administration/FairPracticeRepresentation.php, consulté sept. 2017.

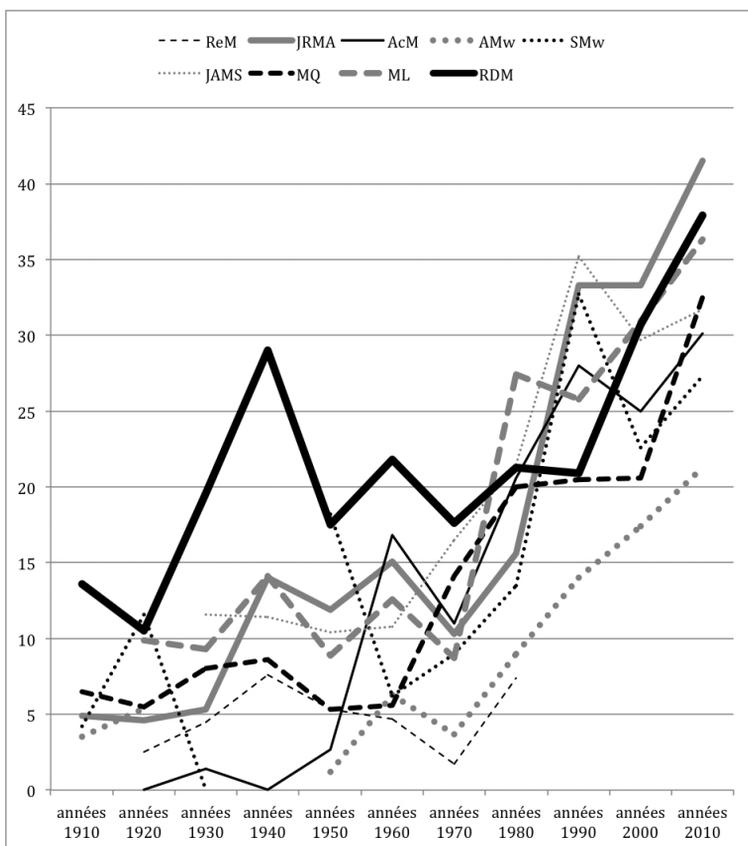


Figure 1 • Taux décennaux d'autrices (1910-2017) : *La Revue musicale* (ReM), *Journal of the Royal Musical Association* (JRMA), *Acta Musicologica* (AcM), *Archiv für Musikwissenschaft* (AMw), *Studien zur Musikwissenschaft* (SMw), *Journal of the American Musicological Society* (JAMS), *The Musical Quarterly* (MQ), *Music & Letters* (ML), *Revue de musicologie* (Rdm), en pourcentages

De la SIM à la Sfm, musicologues et féministes de la première vague

La place importante laissée aux femmes à la *Revue de musicologie* durant les premières décennies de son existence résulte directement du type de sociabilité musicologique qui régit la Sfm pendant ses premières décennies et, plus encore, des usages philogynes qui caractérisaient les séances de la Société. Jusqu'à leur disparition dans les années 1970, et tout particulièrement pendant l'entre-deux-guerres, les séances de la Société offraient aux femmes un espace leur permettant de rencontrer des musicologues, de présenter leurs travaux et de les publier, voire, pour quelques-unes d'entre elles, de lancer leur carrière.

La présence des femmes à la Sfm peut être retracée dès sa création en 1917. Le bulletin de décompte des votes pour l'élection du premier comité de la Sfm du 17 mars 1917 comprend un quart de femmes, 5 sur les 20 votants : Michel Brenet (pseudonyme de Marie Bobillier, 1858-1918), Mathilde Daubresse (alias Michel Daubresse, 18..-1937), Berthe Gallet (née Jouselin et devenue Berthe de Koréwo après son second mariage, 18..-1946), Jane Arger (1873-1960), Marie-Louise Pereyra (1878-1944)¹⁵. À ces noms, il faudrait également ajouter celui de Gréta Babaïan (Marguerite Babaïan, 1874-1968, voir Fig. 2) qui est signalée en tant que membre fondatrice de la Sfm dans la « Liste des membres au 1^{er} mai 1928 »¹⁶, ainsi que ceux de Madame Wiener-Newton (18..-1927) et Marie Capoy, qui assistèrent toutes deux aux séances de la Société dans sa première année¹⁷.



Figure 2 • M^{lle} Marguerite Babaïan, *La Rampe* : revue des théâtres, music-halls, concerts, cinématographes, 11/405, 5 avr. 1925, p. 14

La Sfm hérita des pratiques relativement inclusives en œuvre à la section française de la Société internationale de musique (SIM), dans le sillon de laquelle la Sfm s'inscrivit à sa fondation. En 1907, la section française de la SIM

15. F-Pn, Vm Fonds 136 Sfm, boîte 4. Document reproduit dans Hervé Lacombe, « Genèse de la Société française de musicologie entre 1914 et 1917 », dans *Revue de musicologie*, 103/2, 2017 : Yves Balmer et Hervé Lacombe, dir., *Un siècle de musicologie en France. Histoire intellectuelle de la Revue de musicologie*, volume 1, p. 167.
16. Société française de musicologie, « Liste des membres au 1^{er} mai 1928 » (F-Pn, Vm Fonds 136 Sfm, boîte 1), dans laquelle les membres fondateurs sont signalés par un astérisque. Marguerite Babaïan était encore sociétaire de la Sfm en 1967, un an avant sa mort.
17. Si Marie Capoy ne participa qu'à la séance du 15 juin 1917, Madame Wiener-Newton fut une auditrice assidue jusqu'à sa mort en 1927. Son décès est annoncé dans le compte rendu de la séance du 25 février 1927.

comprenait en effet un groupe de 12 femmes (15,8 % des 76 membres) qui s'étoffa à 22 femmes en 1909 (18,48 % des 119 membres)¹⁸. Ces chiffres sont relativement élevés par rapport aux autres sections nationales de la SIM en 1909. À l'exception de l'Angleterre, qui affiche un taux de femmes quasiment identique à la France (18,18 %), la présence féminine reste bien plus marginale dans les autres pays (10,34 % en Suisse ; 8,92 % en Autriche-Hongrie ; 5,97 % en Allemagne ; 3,57 % aux États-Unis ; 0 % en Belgique ainsi que dans nombre de sections à la taille plus réduite comme le Danemark, l'Espagne, la Finlande et la Suède). Cette présence des femmes se reflète dans les diverses revues de la section française de la SIM¹⁹, qui publièrent un certain nombre d'articles d'autrices (8,1 % du total²⁰), dont certaines – Michel Brenet, Marie-Louise Pereyra, Wanda Landowska (1879-1959), Mathilde Daubresse, Pauline Long (1885-1953) – devaient contribuer ensuite à la *Revue de musicologie* ou participer aux séances en tant qu'auditrices.

La place importante des femmes dans la musicologie française au début du xx^e siècle a pu être favorisée par plusieurs facteurs. D'une part, la musicologie française était fortement concentrée à Paris qui, comme toutes les grandes capitales européennes, constituait un environnement plus propice aux activités intellectuelles des femmes que les villes de petite taille²¹. D'autre part, les attaches de la musicologie parisienne avec les milieux aristocratiques et l'univers féminin des salons étaient encore bien présentes, en témoigne la réception musicale que la princesse de Polignac, Winnaretta Singer (1865-1943), donna chez elle à l'occasion du Cinquième congrès de la SIM en 1914²² (voir Fig. 3).

Le faible degré de professionnalisation et d'institutionnalisation de la musicologie française dans ses premières années joua sans aucun doute également en faveur des femmes. Ceci apparaît de façon flagrante lorsque l'on compare le nombre de femmes françaises à la SIM et à la Société internationale de musicologie/International Musicological Society (IMS), créée en 1928. Contrairement

18. La liste des membres de la section française de la SIM en 1907 est publiée dans *Le Mercure Musical et bulletin français de la SIM*, 3/2, 1907, p. 212-214. La liste de toutes les sections nationales de la SIM en 1909 est publiée dans *Zeitschrift der Internationalen Musikgesellschaft*, 8, 1909-1910, p. 7-9.

19. *Le Mercure musical* (1905-1906), *Le Mercure musical et Bulletin français de la S.I.M.* (1907), *Bulletin français de la S.I.M.* (1908-1909), *SIM Revue musicale mensuelle* (1910-1911) et *Revue musicale S.I.M.* (1912-1914).

20. Cette statistique a été réalisée à partir de l'onglet « Sommaires de revues » du site de la Sfm, www.sfmusicologie.fr/index.php?id=77, consulté le 25 sept. 2017.

21. La liste des membres des différentes sections de la SIM, classées par villes, fait clairement apparaître un phénomène de concentration des femmes dans les grandes capitales européennes (Paris, Londres, Vienne et dans une moindre mesure Berlin). La situation en Autriche-Hongrie est particulièrement révélatrice, puisque toutes les femmes y sont regroupées à Vienne, qui affiche une proportion de femmes qui atteint les 18,51 %, contre 0 % dans le reste du pays.

22. Voir le compte rendu publié dans *La Revue musicale S.I.M.*, 10, juil.-août 1914.



Figure 3 • Chez Madame la Princesse E. de Polignac, « Le cinquième congrès de la Société internationale de musique », dans *La Revue musicale S.I.M.*, 10 (juil.-août 1914), p. 20

à la SIM, l'IMS n'acceptait en son sein que des « professionnels » et, en 1928, ses onze membres français ne comprenaient qu'une seule femme, Yvonne Rokseth (1890-1948). Tous pays confondus, l'IMS ne comptait que 11 femmes sur 164 membres, soit 6,7%²³.

Parmi les 22 femmes de la section française de la SIM, plusieurs jouèrent un rôle significatif dans les premiers temps de la Sfm. Sept des huit membres fondatrices connues de la Sfm provenaient de la section française de la SIM : Michel Brenet, Marie-Louise Pereyra, Mathilde Daubresse, Berthe Gallet, Gréta Babaïan, Marie Capoy et Madame Wiener-Newton. Wanda Landowska, également membre de la SIM, rejoignit la Sfm deux ans plus tard²⁴.

Brenet « fut une des premières à concourir à la création de la Société française de musicologie », comme le rappelle Lionel de La Laurencie (1861-1933) dans sa nécrologie²⁵. Même si elle décéda en 1918, un an après la création de la

23. La liste des membres de la SIM est publiée dans le tout premier numéro *Bulletin de la Société internationale de musicologie/Mitteilungen der Internationalen Gesellschaft für Musikwissenschaft*, 1/1, 1928, p. 10-13. La plupart des membres femmes étaient originaire de Suisse. La seule femme française à faire partie de la SIM était alors Yvonne Rokseth.

24. Wanda Landowska rejoignit la Sfm en 1919 en tant que membre correspondante. Devenue membre active en 1934, elle assista alors aux séances de façon relativement régulière jusqu'à la fin des années 1940 et publia un article en 1937 : Wanda Landowski [sic], « Madame de Bawr », dans *Revue de musicologie*, 18/63-64, 1937, p. 101-103.

25. Lionel de La Laurencie, « Michel Brenet », dans *Bulletin de la Société française de musicologie*, 1/ 4, 1919, p. 199-202.

Sfm, et qu'elle n'eut le temps de publier qu'un unique article dans le *Bulletin de la Société française de musicologie*, la mémoire de celle qui fut érigée en « doyenne » et en « bonne fée » de la musicologie française par La Laurencie²⁶, continua probablement d'opérer comme figure tutélaire pour les aspirantes musicologues françaises de l'entre-deux-guerres. Par la qualité exceptionnelle de son travail, Brenet ouvrit une brèche et créa un précédent précoce qui rendit immédiatement caduque toute éventuelle volonté de débattre sur la capacité des femmes à produire des écrits musicologiques de valeur ou sur le danger de voir la musicologie considérée comme une « activité féminine »²⁷.

Marie-Louise Pereyra, pierre angulaire de la Sfm jusqu'à la promulgation des lois antijuives de Vichy²⁸, assumait un rôle pionnier dans le processus d'inclusion des femmes dans les instances de direction de la Sfm. Quasiment inconnue aujourd'hui, Pereyra reste pourtant l'autrice de loin la plus prolifique de la *Revue de musicologie*. En plus de la soixantaine de recensions d'ouvrages ou d'éditions musicales qu'elle écrivit entre 1922 et 1937, ses 17 contributions musicologiques représentent à elles seules environ un tiers des articles publiés par des femmes à la *Revue de musicologie* dans l'entre-deux-guerres. Sa participation à la *Revue de musicologie* se situe numériquement entre celle d'un Paul-Marie Masson (1882-1954, 13 articles et 32 recensions) et celle d'un Lionel de La Laurencie (21 articles et une centaine de recensions). Outre la force de travail considérable de Pereyra, ce total très élevé s'explique en partie par la place centrale qu'occupait la musicologue au sein de la Sfm. Pereyra fut la première femme à intégrer le conseil d'administration de la Sfm et la seule à se voir confier des responsabilités au comité de rédaction de la *Revue* jusqu'en 1938, et peut-être même après – la composition précise du comité entre 1939 à 1954 n'est pas connue avec précision car elle n'est pas mentionnée dans les pages liminaires de la *Revue* pendant ces années. Élu lors de l'assemblée générale du 8 juin 1920, Pereyra fut immédiatement nommée « secrétaire adjointe » du bureau, une fonction qu'elle occupa jusqu'à la guerre, et qui finit probablement par entraver ses recherches et limiter la reconnaissance intellectuelle qu'elle reçut de ses pairs en la reléguant dans une position subalterne.

26. L. de La Laurencie, « Michel Brenet », p. 202.

27. Plus généralement, les capacités musicales des femmes ne devinrent jamais un terrain de débats à la Sfm ou dans les pages de la *Revue de musicologie*. Tel ne fut pas le cas, par exemple, à la *Royal Musical Association* où deux communications sur ce thème, l'une philogyne, l'autre misogyne, furent prononcées respectivement en 1883 et 1920 (Stephen S. Stratton, « Woman in Relation to Musical Art », dans *Proceedings of the Musical Association*, 9^e Session, 1882-1883, p. 115-146 ; J. Swinburne, « Women and Music », dans *Proceedings of the Musical Association*, 46^e Session, 1919-1920, p. 21-42). Voir aussi l'article philogyne d'Ernest Newman, « Women and Music », dans *The Musical Times*, 51/808, 1910, p. 359-361.

28. Sur les liens de Marie-Louise Pereyra avec la Sfm durant les dernières années de sa vie, voir Sarah Iglesias, *Musicologie et Occupation. Science, musique et politique dans la France des « années noires »*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014, p. 129-232.

Berthe Gallet (voir Fig. 4) fut avec Mathilde Daubresse (qui, comme Brenet, avait masculinisé son prénom en Michel Daubresse) à l'origine de l'Union des femmes professeurs et compositeurs de musique (UFPC)²⁹. Si Daubresse disparut des comptes rendus de séances après 1919³⁰, Gallet/Koréwo fut une auditrice assidue jusqu'à la date avancée de 1945. La *Revue de musicologie* lui consacra quelques lignes de nécrologie en 1946³¹. Daubresse avait fondé l'UFPC en 1904. Selon un article paru le 13 janvier 1908 dans la revue *Le XIX^e siècle*, le syndicat ne prit son véritable essor qu'à partir de 1907, lorsque « M^{me} Berthe Gallet, une femme du monde, dans l'acception la plus élevée de ce mot, voulut bien se mettre à la tête de l'Union³² ». L'UFPC portait – et continue de porter – des revendications féministes pour les musiciennes. Preuve de son implication dans les luttes de la première vague de féminisme, l'UFPC faisait partie des « Sociétés affiliées » au Conseil national des femmes françaises (CNFF), qui militait pour le suffrage des femmes³³.



Figure 4 • M^{me} Maurice Gallet, « Les femmes professeurs et compositeurs de musique », dans *Le Petit Parisien*, 33/11.127, 11 fév. 1908, p. 2

Ni Daubresse, ni Gallet/Koréwo ne publièrent dans la *Revue de musicologie*. Daubresse, cependant, avait fait paraître plusieurs articles dans les revues de la SIM, dont deux en 1911, intitulés respectivement « De la condition des “professeuses” de musique » et « Comment fonder un syndicat de musiciennes »³⁴. Dans son ouvrage *Le musicien dans la société* (Paris : Le Monde musical, 1914), elle consacra ensuite de longues pages à dénoncer la piètre condition féminine dans

29. Sur Daubresse et l'UFPC, voir notamment Florence Launay, « Les musiciennes : de la pionnière adulée à la concurrente redoutée. Bref historique d'une longue professionnalisation », dans *Travail, genre et sociétés*, 19/1, 2008, p. 41-63, et particulièrement p. 53 et 58.
30. Après s'être éloignée la Sfm vers 1919, Daubresse resta encore longtemps en activité. Sa disparition est annoncée dans *Le Ménestrel*, 99/38, 17 sept. 1937, p. 256 : « Nous apprenons avec regret la mort [...] de M^{lle} Mathilde Daubresse, musicographe du plus grand talent ».
31. « Berthe de Koréwo-Jousselin », dans *Revue de musicologie*, 25/79-80, 1946, p. 106.
32. Grouchy de Vorney, « U.F.P.C », dans *Le XIX^e siècle : journal quotidien politique et littéraire*, 13.821, 13 janv. 1908, p. 1.
33. La liste des sociétés affiliées est publiée dans le bulletin du CNFF, *Conseil nationale des femmes françaises* (1917-1918), p. 51-56. Berthe Gallet est mentionnée comme « déléguée permanente » (voir p. 56).
34. M. Daubresse, « Questions sociales. De la condition des “professeuses” de musique », dans *SIM Revue musicale mensuelle*, 7/2, 15 fév. 1911, p. 65-68, et « Questions sociales. Comment fonder un syndicat de musiciennes », dans *SIM Revue musicale mensuelle*, 7/7, 15 juil. 1911, p. 98-100.

les professions musicales et formula des propositions pour l'améliorer. Son ton ouvertement féministe ne rebuta pas l'alors président de la Sfm, La Laurencie, qui recensa le livre de façon élogieuse en 1918, dans le deuxième volume du *Bulletin de la Société française de musicologie*³⁵. La Laurencie le qualifia d'« excellent petit ouvrage » d'une « brûlante actualité », invitant, avec Daubresse, les artistes à s'associer « et surtout les femmes ». Que des musiciennes féministes de la première vague se soient mêlées aux musicologues de la Sfm, et que leurs revendications aient été approuvées publiquement par le premier président de la Société, permet de comprendre un certain nombre de spécificités de la *Revue de musicologie* dans ses premières décennies d'activité.

Les séances de la Sfm, un levier d'inclusion pour les femmes musicologues

Durant l'entre-deux-guerres, la Sfm fut un espace qui fit se côtoyer de nombreuses femmes d'horizons variés : musicologues, musiciennes, épouses de musicologues, féministes, personnalité de la haute société et aristocrates. Cette variété de profils fut rendue possible par le faible degré d'institutionnalisation académique de la musicologie française durant l'entre-deux-guerres. En 1928, la Sfm comprenait 53 femmes membres actives (25,6 %) et 16 membres correspondantes (15,3 %). Le chiffre continua d'augmenter après guerre, et elles étaient 85 (35,8 %) en 1961, un chiffre qui s'est stabilisé depuis, la Sfm comptant aujourd'hui 105 femmes, soit 39,4 % de ses membres³⁶. Comme évoqué précédemment, les femmes assistaient volontiers aux séances de la Sfm. Leur présence est extrêmement variable d'une séance à l'autre, mais sur l'ensemble de l'entre-deux-guerres, elles représentent environ un tiers de l'assistance. Il était extrêmement rare qu'une séance ne se déroulât sans aucune auditrice³⁷. Durant le Front Populaire et les quelques années qui suivirent, l'auditoire atteignit non seulement une quasi-parité, mais les femmes furent souvent plus nombreuses que les hommes (treize fois entre 1937 et 1942), une tendance qui s'inversa de nouveau après la fin de la Seconde Guerre mondiale (ca 40 % de femmes sur la décennie 1945-1954).

35. Lionel de La Laurencie, compte rendu de « Michel Daubresse, *Le musicien dans la société* », dans *Bulletin de la Société française de musicologie*, 1/2, 1918, p. 116-117.

36. Ces statistiques ont été réalisées à partir des listes d'adhérents conservées dans les archives de la Sfm (voir notes 15 et 16), publiées dans la *Revue de musicologie*, 47, déc. 1961, p. 262-268 et sur l'actuel site de la Sfm, www.sfmusicologie.fr/index.php?id=2083, consulté sept. 2017.

37. D'après mes dépouillements des comptes rendus de séances, qui donnent les noms des membres présents jusqu'en 1954, ceci se produisit à une seule occasion, le 12 novembre 1928.

Parmi les femmes impliquées dans les séances la Sfm, rares étaient celles qui avaient une activité de musicologues, la plupart étant musiciennes ou simples auditrices. Tout en étant une institution ouverte aux femmes, la Sfm répondait en réalité à une organisation fortement genrée. Alors que femmes et hommes participaient de façon quasi paritaire aux auditions en tant qu'interprètes³⁸, les femmes étaient largement minoritaires parmi les communicants. Les musiciennes intervenantes aux séances pouvaient être, ou ne pas être, membres de la Sfm. Gréta Babaiian et Jane Arger, membres fondatrices de la Sfm, prêtèrent par exemple leur voix à plusieurs reprises lors des séances de la Société. D'autres musiciennes étaient invitées sans nécessairement être sociétaires. Les musiciennes semblent avoir constitué un important vivier pour le recrutement des membres, la grande perméabilité entre la Sfm et le monde des interprètes opérant comme un levier efficace pour l'inclusion des femmes. Invitées à se produire lors d'une séance, les musiciennes se familiarisaient avec les sociétaires. Quelques-unes d'entre elles sollicitèrent même ensuite une adhésion³⁹.

Les communications prononcées par des femmes étaient en revanche bien moins nombreuses – 38 entre 1917 à 1944, dont 20 publiées dans la *Revue de musicologie* (voir Annexe 1). L'habitude d'exécuter de la musique lors des séances s'amenuisant après la Seconde Guerre mondiale, l'écart entre la participation des musiciennes et celle des musicologues se resserra considérablement sur la période 1945-1976, année où prirent fin les séances de la Société (54 participations musicales contre 48 exposés). Très faible dans les premières années de la Sfm, le concours des femmes aux exposés musicologiques augmenta considérablement durant les années 1930. 21 communications furent en effet prononcées par des femmes entre 1932 et 1939⁴⁰, et ce par une douzaine de musicologues. À titre de comparaison, et même si les institutions fonctionnaient de façons différentes, 6 communications furent prononcées par des femmes lors des meetings de la New York Musicological Society puis de l'AMS sur la même période⁴¹.

38. Sur la période de l'entre-deux-guerres, Joël-Marie Fauquet dénombre 88 femmes sur les 189 exécutants ayant participé aux séances. Voir Joël-Marie Fauquet, « Les auditions des séances de la Société française de musicologie (1917-1939) », dans *Revue de musicologie*, 103/2, 2017, p. 370.

39. À titre d'exemple, Madame Hagerman, après avoir « brillamment » illustré au piano l'exposé donné par Georges Favre lors de la séance du 9 mai 1935, fut élue membre active le 27 juin suivant (voir *Revue de musicologie*, 16/55, 1935, p. 190-191). Hagerman suivit ensuite assiduellement les séances jusqu'en 1947, offrant régulièrement ses talents de pianiste pour illustrer les communications.

40. Dans deux cas, les communications furent écrites par des femmes et lues par des hommes (voir les séances du 20/02/32 et du 27/06/35 en Annexe 1).

41. Voir Jane M. Bowers, « Women and the American Musicological Society : Pionnering Scholars and Officers », dans Markus Grassl et Cornelia Szabó-Knotik, dir., *Frauen in der Musikwissenschaft / Women in Musicology, Dokumentation des internationalen Workshops, Wien 1998*, Vienne :

La présence des femmes aux séances de la Sfm atteignit un pic en 1938, lorsque sur 8 séances, 7 comprirent une intervention prononcée par une femme. Cette année-là, plus d'un quart des communications furent présentées par des femmes, un phénomène qui ne se répéta plus durant les années d'après-guerre. Il est intéressant de noter que le pic de 1938 se produisit précisément un an après que l'auditoire des séances eut accueilli pour la première fois une majorité de femmes. C'est également durant ces années que les femmes de la Sfm commencèrent à prononcer régulièrement des communications sur les musiciennes⁴². Même s'il est difficile d'établir des liens précis entre le contexte politique et l'évolution de la vie musicologique, les années du Front populaire et ses avancées sociales semblent avoir constitué un terreau favorable à la présence des femmes à la Sfm, ainsi qu'à l'émergence des femmes en tant que sujet de l'histoire de la musique. Cet élan, qui participait d'un mouvement intellectuel plus global, se poursuivit dans l'immédiat après-guerre avant de s'essouffler au début des années 1950, alors que le taux d'autrices de la *Revue de musicologie* commençait à fléchir.

Des femmes en synergie : Droz, Rokseth, Thibault

La quasi-totalité des femmes qui publièrent dans la *Revue de musicologie* jusqu'à la guerre – 18 au total – étaient des habituées des séances de la Sfm et beaucoup y avaient prononcé une communication – souvent à l'origine de leur article (voir Annexe 1). La plupart de ces autrices ne publièrent qu'un ou deux textes dans la *Revue de musicologie*. La revue n'afficherait pas une telle proportion d'autrices sans les apports beaucoup plus substantiels de quatre femmes fortement impliquées dans les instances de direction de la Sfm. Outre le cas déjà évoqué de Pereyra, il convient de mentionner les figures d'Yvonne Rokseth – 10 articles, dont 8 avant la guerre et 2 posthumes, 18 recensions et une nécrologie –, Geneviève Thibault (1902-1975) – 7 articles, dont 5 articles avant la guerre et 2 après, 7 recensions et 2 nécrologies –, et Eugénie Droz (1893-1976) – 6 articles, tous publiés entre 1926 et 1929, et 2 recensions. Sur les cent ans d'existence de la *Revue de musicologie*, seules Simone Wallon (1918-2001) – 8 articles et 85 recensions – et Denise Launay (1906-1993) – 6 articles, 71 recensions, et une nécrologie – furent aussi prolifiques que ces quatre musicologues.

Contrairement à Pereyra, Thibault et Rokseth semblent avoir échappé en grande partie aux rapports de genre qui pouvaient exister dans les milieux

Bundesministeriums für Wissenschaft und Verkehr, 1999, p. 33-68. Voir particulièrement l'annexe 4, p. 64.

42. Voir la contribution de Catherine Deutsch, « Écrire sur les musiciennes, une question de genre?... », dans ce volume.

musicologiques. D'après l'émouvante nécrologie que Thibault écrit à la mort de Rokseth, les deux femmes se rencontrèrent en 1920 au séminaire d'André Pirro (1869-1943). Ce séminaire n'était alors suivi que par deux autres étudiants, Dragan Plamenac (1895-1983) et « un jeune Normalien », qui quitta rapidement le cours⁴³. En 1925, la Suisse Eugénie Droz devait rejoindre le petit groupe⁴⁴. Dans sa nécrologie de la comtesse de Chambure, Nanie Bridgman (1907-1990) se remémore le trio que formaient alors Rokseth, Thibault et Droz en 1926 :

Toutes les trois constituaient le groupe des « anciens » qui, à une table séparée, restait totalement étranger à celle où moi-même, en compagnie de Paul Henry Lang, Marius Schneider et Enrich Hertzmann récemment arrivés de leurs universités allemandes, représentations les « nouveaux »⁴⁵.

Tout comme La Laurencie l'avait fait avec Brenet, Bridgman qualifie ensuite de « doyennes » ces trois personnalités d'exception⁴⁶. Rokseth, Thibault et Droz furent toutes trois présentées à la Sfm par leur maître André Pirro⁴⁷. Rokseth – alors Mademoiselle Yvonne Rihouët – fut la première à devenir sociétaire en avril 1921. Elle fut suivie par Thibault en février 1923⁴⁸. En décembre de la même année, Eugénie Droz fut ensuite élue membre correspondante. Thibault et Rokseth ensuite furent élues au conseil d'administration de la Sfm respectivement en 1926 et 1933. Elles y restèrent toutes les deux jusqu'à leur mort, Rokseth en 1948 et Thibault en 1975.

Droz n'intégra jamais le CA de la Sfm, non car elle était une femme, mais parce qu'elle était suisse. Les statuts de 1917 stipulaient en eff : « seuls les membres actifs peuvent faire partie du Conseil d'administration et remplir toute fonction administrative⁴⁹ », manière implicite d'établir une préférence nationale, seules les personnes de nationalité française pouvant accéder au statut de membre actif. Droz avait d'ailleurs tenté de postuler à ce statut, qui lui fut refusé, comme nous l'apprend une petite note à l'intention de Julien Tiersot (1857-1936), daté du 19 novembre 1924, dans laquelle elle exprime avec sécheresse son désappointement : « Monsieur, je suis d'origine suisse, et je regrette que la société de

43. Geneviève Thibault et François Lesure, « Yvonne Rokseth (Maisons-Laffitte 17 juillet 1890 – Strasbourg 23 août 1948) », dans *Revue de musicologie*, 30/85-88, 1948, p. 76-90, particulièrement p. 76.

44. G. Thibault et Fr. Lesure, « Yvonne Rokseth... », p. 79.

45. Nanie Bridgman, « Geneviève Thibault, comtesse de Chambure (20 mai 1902 – 31 août 1975) », dans *Revue de musicologie*, 62/2, 1976, p. 195-203, p. 196 pour la citation.

46. N. Bridgman, « Geneviève Thibault », p. 196.

47. Pour la deuxième recommandation nécessaire, Pereyra recommanda Droz et Rokseth, et Rokseth, Thibault.

48. Voir les comptes rendus des séances.

49. Voir les statuts publiés dans le *Bulletin de la Société française de musicologie*, 1/1, 1917, p. 1.

musicologie fasse une différence parmi ses membres. Il y a huit ans que j'habite Paris et que je travaille à des questions françaises⁵⁰ » (voir Fig. 5).

Monsieur, 7. Louis d'origine suisse,
et je regrette que la Société de Musicologie
fasse une différence parmi
ses membres. Il y a huit ans que j'habite
Paris et que je travaille à
des questions françaises.
Veuillez en croire, Monsieur, à
mes sentiments les meilleurs S. D.

Figure 5 • Note d'Eugénie Droz à Julien Tiersot, F-Pn, Vm Fonds 136 Sfm, boîte 5

Droz ne tint pas rigueur à la Sfm pour autant et, sans faire partie du CA, elle offrit un précieux espace de publication à Thibault et Rokseth tout en participant à l'essor des Publications de la Société française de musicologie, un tournant important dans l'histoire de la Sfm.

Lors de l'assemblée générale du 19 janvier 1925, le président de la Sfm, La Laurencie, informa les sociétaires que des nouvelles publications de textes étaient sur le point de commencer

avec la collaboration de M^{me} Rihouët, de M^{lles} Droz [et] Thibault et du professeur Pirro. Ces publications sont devenues possibles grâce à l'intervention de notre collègue M^{lle} Droz, qui en sera l'éditeur, et à laquelle le président, au nom de la Société, adresse l'expression de sa vive gratitude. Elles offrent un intérêt capital au point de vue de l'avenir et du renom de la Société⁵¹.

Droz venait alors de créer sa maison d'édition, la Librairie Droz à Paris, afin d'éditer sa thèse pour laquelle elle ne parvenait pas à trouver d'éditeur. Elle-même fille de l'éditeur Frédéric Zahn (1857-1919), elle n'était alors âgée que de 31 ans et se lançait dans une activité qui, dans la France de cette époque, était un domaine presque exclusivement réservé aux hommes⁵².

50. F-Pn, Vm Fonds 136 Sfm, boîte 5.

51. « Séances de la Société française de musicologie », dans *Revue de musicologie*, 6/13, 1925, p. 47.

52. Ces données biographiques proviennent de divers articles commémoratifs sur Eugénie Droz. Voir en particulier Robert Marichal, Michael Screech, Giovanni Busino et Alain Dufour, « Centenaire d'Eugénie Droz », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 55/3, 1993, p. 645-

Regroupée autour d'un intérêt commun pour le Moyen Âge et la Renaissance, le trio Droz/Rokseth/Thibault semble avoir été pris dans une extraordinaire synergie durant la seconde moitié des années 1920, alliant érudition, force de travail, moyens matériels et éditoriaux, et sans doute aussi une forme de solidarité féminine – qui ne s'étendit cependant pas jusqu'à Pereyra. Le corpus de 19 articles que les trois femmes publièrent dans la *Revue de musicologie* entre 1924 et 1934 – dont 3 furent écrits par Droz et Thibault en collaboration – ne constitue qu'une petite partie de ce qu'elles produisirent ensemble à cette époque, notamment grâce au concours de la Librairie Droz.



Figure 6 • Eugénie Droz avec son chien Belleau vers 1930, Bibliothèque de Genève, 2016-059 P 11

Dès la première année de la Librairie Droz, en 1924, la maison d'édition publiait *Poètes et musiciens du xv^e siècle*, de Droz et Thibault, dans la collection « Documents artistiques du xv^e siècle ». C'est dans cette même collection que parut, en 1927, l'ouvrage de Droz, Pirro, Rokseth et Thibault évoqué par La Laurencie en séance, intitulé *Trois Chansonniers français du xv^e siècle*. Rokseth évoqua la genèse de cet ouvrage dans la nécrologie qu'elle publia à la mort de Pirro :

Mais il [Pirro] se défit à tel point de lui-même, et son besoin de certitude était si grand, qu'il retardait toujours le moment de livrer au public

652; Henri Meylan, « Eugénie Droz (1893-1976) », dans *Revue suisse d'histoire*, 27/4, 1977, p. 528-534; et Corinne Taddeo, « Droz et Zoé: deux parcours de femmes éditrices », dans *L'Émilie*, 1499, fév. 2006, p. 14. Voir aussi l'historique de la Librairie Droz sur son site internet, www.droz.org/france/fr/content/4-pr%C3%A9sentation, consulté le 15 sept. 2017.

ses transcriptions, hésitant à prendre la responsabilité d'interprétations qui risquaient d'appeler plus tard une révision. C'est ainsi qu'après avoir passé de nombreux mois à mettre en partition les quelque deux cents chansons du manuscrit 517 de Dijon, il préféra confier à G. Thibault et à moi le soin de revoir et de faire paraître cette musique, chargeant E. Droz d'établir définitivement le texte littéraire⁵³.

À l'âge de 68 ans, celui qui était l'un des « pères fondateurs » de la Sfm partageait donc l'auctorialité d'une recherche de plusieurs années avec trois jeunes femmes en début de carrière âgées respectivement de 25, 34 et 37 ans. Ce geste dénote une personnalité philogyne à laquelle Rokseth semble avoir voulu rendre hommage lorsque, en 1935, elle dédiait « à [son] cher maître, Monsieur André Pirro » son article « Les Femmes musiciennes du xiii^e au xiv^e siècle⁵⁴ ». Pirro participa sans doute largement à faire de la Sfm un formidable espace d'incubation pour les trois femmes.

En 1926, la Librairie Droz commença à accueillir les « Publications de la Société française de musicologie », initiées un an auparavant, en 1925, par un ouvrage de Rokseth⁵⁵. Droz publia six volumes de la collection entre 1926 et 1944 – dont un de Thibault⁵⁶. L'éditrice devait ensuite publier la thèse de Rokseth en 1930⁵⁷. Il s'agissait du premier doctorat soutenu par une femme musicologue en France, au grand bonheur de son directeur Pirro « plus heureux que "l'impétrante" », selon Thibault⁵⁸. À cette date, plusieurs femmes musicologues européennes avaient déjà obtenu le grade de docteur : en 1889, la Britannique Annie W. Patterson (1868-1934)⁵⁹ ; en 1903, l'Autrichienne Elsa Bienenfeld (1877-1942)⁶⁰ ; en 1915, l'Allemande Lotte Kallenbach-Greller (1893-1968)⁶¹ ;

53. Yvonne Rokseth, « André Pirro (Saint-Dizier, 12 février 1869 - Paris, 11 novembre 1943) », dans *Revue de musicologie*, 23, 1944, p. 37.

54. Yvonne Rokseth, « Les femmes musiciennes du xiii^e au xiv^e siècle », dans *Romania*, 61/244, 1935, p. 464-480.

55. Yvonne Rokseth, *Deux Livres d'orgue parus chez Pierre Attaignant en 1531*, Paris : Gaston Jeanbin, 1925.

56. Geneviève Thibault, *Chansons au luth et airs de cour français du xv^e siècle*, Paris : Droz, 1934.

57. Yvonne Rokseth, *La musique d'orgue au xv^e siècle et au début du xv^e*, Paris : Droz, 1930.

58. G. Thibault et Fr. Lesure, « Yvonne Rokseth... », p. 81.

59. W. H. Grattan Flood, « Ladies as Doctors of Music », dans *The Musical Times*, 51/814, 1910, p. 786.

60. Voir l'article consacré à Elsa Bienenfeld dans *MUGi – Musik und Gender im Internet*, http://mugi.hfmt-hamburg.de/old/A_lexartikel/lexartikel.php?id=bien1877, consulté le 15 sept. 2017.

61. Sur Lotte Kallenbach-Greller, voir l'étude de Herbert Henck, *Lotte Kallenbach-Greller. Eine Philologin, Philosophin und Musikwissenschaftlerin im Berliner Schönberg-Kreis*, texte publié sur le site personnel de l'auteur, www.herbert-henck.de/Internettexte/Kallenbach_I/kallenbach_i.HTM, consulté le 15 sept. 2017.

en 1929, la Polonaise Zofia Lissa (1908-1980)⁶². En 1930, l'États-Unienne Isabelle Pope (1901-1989) soutenait un Ph.D. à l'université féminine Radcliffe College⁶³. En publiant la thèse de Rokseth, Droz permit d'obtenir le grade de docteur ès Lettres à celle qui, en 1937, allait devenir la première femme musicologue à accéder à la maîtrise de conférences en France, à l'université de Strasbourg, puis à obtenir une chaire de professeure des universités en 1948 – et ce à une époque où la France ne comptait que quatre postes de musicologie dans l'enseignement supérieur⁶⁴. Selon Leo Schrade, qui publia une longue nécrologie de Rokseth dans le *Journal of the American Musicological Society* en 1949, Rokseth fut même la première femme à enseigner la musique à l'Université, tous pays confondus – cette affirmation mériterait toutefois d'être vérifiée par une enquête plus systématique⁶⁵.



Figure 7 • Yvonne Rokseth, photo publiée dans Vladimir Fédorov, Yvette Langer, François Lesure et Hans Albrecht, « André Pirro (1869-1943) und Yvonne Rokseth (1890-1948) », dans *Die Musikforschung*, 3/2, 1950, p. 109

Après 1929, Droz cessa de fréquenter les séances de la Société. Elle continua cependant de recommander les candidatures de nombreux aspirants sociétaires jusqu'en 1945. Au moment de son départ soudain de Paris en 1947, il semble qu'elle ait coupé les ponts avec la Sfm de façon quelque peu abrupte, comme le souligne le compte rendu du jeudi 13 novembre 1947 : « M^{lle} Droz, dépositaire des Publications de la Société, a fermé brusquement sa maison d'édition et vendu son immeuble pour se retirer en Suisse. Elle en a averti la Société au dernier moment, et a fait déposer les volumes de vente à la Bibliothèque de l'Institut d'Art de l'Université de Paris⁶⁶. »

62. Voir l'article consacré à Zofia Lissa dans *MUGi – Musik und Gender im Internet*, http://mugi.hfmt-hamburg.de/old/A_lexartikel/lexartikel.php?id=liss1908, consulté le 15 sept. 2017.

63. Sur Isabelle Pope, voir J. M. Bowers, « Women and the American Musicological Society... », p. 45-47.

64. Voir Sarah Iglesias, *Musicologie et Occupation. Science, musique et politique dans la France des « années noires »*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014, p. 44-45.

65. Leo Schrade, « Yvonne Rokseth : In Memoriam », dans *Journal of the American Musicological Society*, 2/3, 1949, p. 171-174, p. 171 pour la citation. Outre celles parues dans la *Revue de musicologie* et le *Journal of the American Musicological Society*, une nécrologie de Rokseth et Pirro parut également en allemand dans *Die Musikforschung*. Sur Rokseth, voir aussi Catherine Parsonneault, « Aimer la musique ancienne : Yvonne Rihouët Rokseth (1890-1948) », dans Jane Chance, dir., *Women Medievalists and the Academy*, Madison : University of Wisconsin Press, 2005, p. 339-351.

66. « Séances de la Société française de musicologie », dans *Revue de musicologie*, 26/81-84, 1947, p. 135.

Au début des années 1930, Rokseth et Thibault furent elles aussi moins présentes à la Sfm. Rokseth suivit son mari Peter Rokseth (1891-1945) dans ses nombreux déplacements. Elle se transféra à Strasbourg en 1937 où elle mourut en 1948, après s'être réfugiée à Clermont-Ferrand durant l'Occupation⁶⁷. Le mariage de Thibault avec le Comte de Chambure en 1931 marqua, selon Bridgman, « non pas certes la fin de cette carrière, mais tout au moins le début d'un long entracte⁶⁸ ».

Il n'est pas aisé de juger si l'émulation qui anima le trio Droz-Thibault-Rokseth à la fin des années 1920 fut alimentée par le fait qu'elles étaient des femmes dans un monde d'hommes. Le caractère exceptionnel de leur situation apparaît pourtant comme une évidence lorsque l'on parcourt l'index du volume d'hommage au premier président de la Sfm, les *Mélanges de musicologie offerts à Monsieur Lionel de la Laurencie*, parus chez Droz en 1933. Sur 31 communications, seules trois étaient écrites par des femmes : Rokseth (qui codirigea le volume et dont l'essai fut placé en ouverture), Droz (qui le publia) et Thibault. Pereyra n'y contribua pas. Il n'est pas impossible que l'exemple des trois « doyennes » eut un effet incitateur sur la génération de femmes musicologues qui suivit. La nécrologie de Bridgman laisse entendre qu'une certaine émulation existait au moins à l'intérieur du trio et que l'exemple de Droz et Rokseth fut un élément déclencheur dans la vocation de Thibault⁶⁹.

De la secrétaire à la présidente : les femmes aux instances de direction de la Sfm

Rokseth et Thibault furent les premières femmes à siéger au conseil d'administration de la Société française de musicologie sans être secrétaires. L'inclusion précoce de ces deux femmes dans ses instances de direction constitue une autre singularité de la Sfm, qui contribua sans doute à favoriser la présence importante d'autrices parmi les contributeurs de la *Revue de musicologie*. Cependant, alors que les séances de la Sfm s'avérèrent un espace plutôt propice aux femmes, le CA resta régi par des rapports de genre beaucoup plus déséquilibrés jusqu'à l'élection de Thibault à la présidence de la Sfm en 1968. Le premier CA comportait neuf hommes et pas une femme. À la mort d'Henri Quittard (1864-1919), le poste de secrétaire adjoint devenu vacant fut attribué à Pereyra, qui s'acquitta de sa tâche avec un zèle et un « dévouement à toute épreuve » comme le souligne avec

67. G. Thibault et Fr. Lesure, « Yvonne Rokseth... », p. 81.

68. N. Bridgman, « Geneviève Thibault... », p. 198.

69. N. Bridgman, « Geneviève Thibault... », p. 197 : « La fréquentation de ses deux aînées a certainement contribué à cristalliser ses aspirations vers la musicologie du Moyen Âge ».

une pointe de condescendance l'auteur anonyme de sa nécrologie⁷⁰. Le bureau du CA n'échappa pas à la répartition traditionnellement genrée du travail : aux hommes les fonctions de présidence et de gestion financière, aux femmes, celles de secrétariat. L'attribution des tâches de secrétariat à une femme constitue un fi rouge de la Sfm jusqu'à la date très récente de 2009. De 1917 à 1988, le secrétaire général était assisté par une secrétaire adjointe. Pereyra assumait ce rôle jusqu'en 1939. En 1944, elle fut remplacée par Madeleine Garros (1893-1981), qui céda sa place à Solange Corbin (1903-1973) en 1956⁷¹. Corbin remplit cette fonction jusqu'en 1968, qui fut alors confiée à Hélène Charnassé. Après avoir quitté le bureau, Garros et Corbin conservèrent toutes deux leur place au CA jusqu'à la mort de cette dernière en 1973⁷². En 1977, le poste de secrétaire général, qui jusque-là était resté une prérogative masculine, fut attribué à Nicole Sevestre, puis à Catherine Massip en 1983. Charnassé ayant quitté ses fonctions de secrétaire adjointe en 1988, elle ne fut plus remplacée et son poste resté vacant fut supprimé. Dès lors, le secrétariat général ne fut plus confié qu'à des femmes, et ce jusqu'en 2009.

Le poste de secrétaire adjointe représentait clairement une possibilité d'accéder au CA de la Sfm pour les femmes. Jusqu'en 1968, celles-ci l'intégrèrent en effet au compte-gouttes. Durant l'entre-deux-guerres, seules Pereyra, Thibault et Rokseth y siégèrent. Entre 1939 et 1968, Élisabeth Lebeau (ca 1900-1997) fut l'unique femme élue au CA sans avoir préalablement occupé la fonction de secrétaire adjointe⁷³. Avec l'élection de Thibault à la présidence en 1968, les pratiques commencèrent cependant à évoluer. Revenue à la musicologie à la fin de la guerre, Thibault joua un rôle important à la Sfm dans les décennies d'après-guerre. En 1959, après avoir été membre du CA sans discontinuité depuis 1926, Thibault entra au bureau en qualité de vice-présidente, devenant ainsi la première femme à occuper un poste autre que secrétaire-adjointe. Neuf ans plus tard, le 17 février 1968, elle devint la première femme présidente de la Sfm. Lors de l'assemblée générale suivante, le 15 février 1969, six nouveaux membres furent alors élus au CA, dont la moitié était des femmes : Hélène Charnassé (nommée secrétaire-adjointe), Denise Launay et Nanie Bridgman. Celles-ci vinrent

70. « Marie-Louise Pereyra », dans *Revue de musicologie*, 24/73-74, 1945, p. 48.

71. Sur Solange Corbin, voir Christelle Cazaux-Kowalski, Isabelle His et Jean Gribenski, dir., *Solange Corbin et les débuts de la musicologie médiévale*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015.

72. Madeleine Garros avait obtenu son Diplôme d'études supérieures à la Sorbonne en 1938. Elle continua de publier jusqu'à la fin des années 1970. Voir *L'Annuaire de la France savante xviii-xx siècles* sur le site du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), <http://cths.fr/an/prosopo.php?id=120873>, consulté le 15 sept. 2017.

73. Élisabeth Lebeau, conservatrice en chef du département de la Musique de la BnF, siégea au CA de la Sfm de 1952 à 1974.

s'ajouter aux trois femmes entrées au CA après la guerre, les deux anciennes secrétaires-adjointes Garros et Corbin, et Lebeau, portant au nombre de sept les femmes du CA (soit un peu moins d'un tiers du conseil). La concomitance de l'élection de Thibault et de la féminisation soudaine du CA semble trop évidente pour pouvoir être le fruit d'une coïncidence fortuite. Après l'élection de Thibault, les femmes se succédèrent régulièrement à la présidence de la Sfm. Parallèlement, la courbe de féminisation du CA suivit une ascension en dents de scie. En 2007, avec l'élection de Catherine Massip, les femmes devinrent pour la première fois majoritaires au CA, ce qu'elles sont restées depuis, sauf durant l'année 2010.

Il est intéressant de comparer l'inclusion progressive des femmes au CA de la Sfm avec quelques données provenant d'autres grandes sociétés savantes⁷⁴, même si le peu d'études sur la question empêche pour l'instant toute approche systématique. Tout comme la Sfm, l'IMS cantonna longtemps les femmes aux tâches de secrétariat. De sa création en 1927 à 1994, cette fonction ne fut assignée qu'à des femmes alors que le secrétariat général ne fut confié qu'à des hommes. De même qu'à la Sfm, dès lors que le secrétariat général ne fut plus assisté d'une secrétaire, ce poste ne fut plus assuré que par des femmes⁷⁵. En 1997, Ellen Rosand devint la première vice-présidente de l'IMS qui, jusqu'à aujourd'hui, n'a jamais eu de présidente⁷⁶. Il est également révélateur d'étudier la composition du *Directorium* de l'IMS pays par pays. La France apparaît clairement comme le pays où l'alternance entre les hommes et les femmes s'est mise en place le plus tôt, dès le début des années 1960, avec la nomination de Thibault – ce qui témoigne de la singularité du milieu musicologique français durant ces années⁷⁷. La plupart des pays européens n'ont jusqu'à aujourd'hui jamais été représentés par des femmes à l'IMS⁷⁸, ou l'ont été plusieurs décennies après la France, en 1987 (Pays-Bas et Espagne), 1997 (Italie) et 2012 (Autriche). Signalons cependant le cas exceptionnel de Zofia Lissa, qui représenta la Pologne de 1967 à 1977. Les États-Unis

74. J. M. Bowers, « Women and the American Musicological Society... ». Toutes les données concernant l'inclusion des femmes à l'AMS sont extraites de cet article.

75. Les trois secrétaires de l'IMS furent Marta Walter (1927-1949), Huguette Zimmermann (1959-1983) et Elisabeth Küng (1985-1994). Depuis 1994, Elisabeth Küng est secrétaire générale. Voir Dorothea Baumann et Dinko Fabris, dir., *The History of the IMS (1927-2017)*, Kassel: Bärenreiter, 2017, p. 154.

76. C'est le cas également de *Denkmäler der Tonkunst in Österreich* (DTÖ, dont émane *Studien zur Musikwissenschaft*). Sur l'histoire de DTÖ, voir Elisabeth Th. Hilscher, *Denkmalpflege und Musikwissenschaft. Einhundert Jahre Gesellschaft zur Herausgabe [von Denkmälern] der Tonkunst in Österreich*, Tutzing: Hans Schneider, 1995.

77. Thibault siégea de 1961 à 1964. Elle fut suivie par Bridgman (1972-1982), Marie-Claire Mussat (1997-2002), Catherine Massip (2002-2012) et Florence Gétéreau (2012-2017).

78. C'est le cas de la Belgique, de l'Allemagne, du Royaume-Uni, de la Hongrie, de la Suisse, entre autres.

sont le seul pays avec la France où une forme de parité s'est mise en place au *Directorium* de l'IMS, et ce depuis l'élection de Margaret Bent en 1987⁷⁹.

Cette présence importante des musicologues états-uniennes à partir des années 1980 fait écho à l'histoire de la musicologie américaine, et notamment au sein de l'AMS. La féminisation progressive de l'AMS a été étudiée par Jane Bowers. Celle-ci a montré que l'AMS resta longtemps un bastion bien plus exclusivement masculin que ne le fut la Sfm. Sur la période 1935-1955, qui correspond à ses vingt premières années d'activités, l'AMS fonctionna le plus souvent sans aucune femme parmi ses *Board Members* (équivalent du CA) et ses *Society Officers* (équivalent du bureau). En 1941, Helen Roberts (1888-1985) fut la première femme à être élue *Board Member*. Il fallut attendre 1955 pour qu'une femme, Louise Cuyler (1905-1998), fût nommée *Officer* et, sans surprise, celle-ci fut chargée du secrétariat, une fonction qu'elle conserva jusqu'en 1971. L'inclusion des femmes à l'AMS suivit ensuite une chronologie relativement similaire à celle de la Sfm, avec quelques années de décalage. La première femme *Officer* en charge d'une autre tâche que le secrétariat fut Helen Hewitt (1900-1977), qui devint vice-présidente en 1966 pendant un an – Thibault occupait alors la même fonction à la Sfm depuis 1959⁸⁰. En 1975, Janet Knapp (1922-2010) devint la première femme présidente de l'AMS, sept ans après la nomination de Thibault à la présidence de la Sfm et alors que Nanie Brigman présidait la Sfm depuis un an.

En revanche, une différence de taille persiste entre les revues de l'AMS et la Sfm, le *Journal of the American Musicological Society* et la *Revue de musicologie*. La première rédactrice en chef (*Editor-in-Chief*) du *Journal of the American Musicological Society* fut Ellen Rosand, en 1981-1983. Elle fut ensuite suivie par quatre autres femmes. Si les instances de direction et le comité de lecture de la *Revue de musicologie* ont globalement connu le même processus de féminisation que la Sfm, aucune femme n'a encore été nommée rédactrice en chef de la *Revue*. Parmi les périodiques du corpus encore en activité aujourd'hui, seuls la *Revue de musicologie*, *Acta Musicologica* et *Archiv für Musikwissenschaft* n'ont jamais été dirigés par des femmes. Avec son taux d'autrices élevé et son absence historique de rédactrice en chef, la *Revue de musicologie* occupe donc une position paradoxale dans le panorama de la musicologie internationale.



79. Ces données proviennent de D. Baumann et D. Fabris, *The History of the IMS...*, p. 152-153.

80. Hewitt était membre de la Sfm depuis 1947 et avait été invitée à parler à la Sfm lors de la séance du 26 avril 1948.

Quelle sera la place des femmes à la Sfm et à la *Revue de musicologie* lors de son deuxième centenaire? L'inclusion des femmes à la Sfm et à la *Revue de musicologie* – comme partout ailleurs – ne suit pas un progrès linéaire et constant. Même si nous vivons actuellement un moment propice aux femmes musicologues, les aspérités des courbes de la Figure 1 sont suffisamment saillantes pour susciter notre vigilance. Il semble en effet peu probable qu'une égalité réelle et définitive s'établira spontanément durant le siècle à venir. Souhaitons cependant qu'une telle égalité advienne, et que la Sfm et la *Revue de musicologie* continuent de s'inscrire dans la tradition philogyne qui était la leur aux premières heures de la musicologie.

**Annexe 1 : CoMMUnICATIOnS pRonoNCéeS pAR DeS feMMES
(ou écrites par des femmes et lues par des hommes) lors des séances de la Sfm (1918-ca 1976)**

Date de la séance	Nom	Titre (communications sur des femmes en gras)	Communication publiée dans la <i>Rdm</i>
16/06/18	Jane Arger (M ^{me})	Le rôle expressif des agréments dans l'école vocale française de 1680 à 1760	<i>Bulletin</i> , 1/5 (1919), p. 215-226
03/07/20	Marie-Louise Pereyra (M ^{lle})	La musique écrite sur <i>La Tempête</i> d'après Shakespeare par Pelharn Humfrey	<i>Bulletin</i> , 2/7 (1920), p. 75-85
24/03/23	Emma Davidson (Emma Dhai) (Miss)	Quelques luthistes anglais : audition d'airs avec luth	---
24/03/24	Marguerite et Raoul d'Harcourt (M. et M ^{me})	La musique chez les Incas et ses survivances	---
31/05/24	Marie-Thérèse de Lens (M ^{lle})	Sur le chant des Muezzins et sur les chants chez les femmes à Meknès (Maroc)	<i>Rdm</i> , 5/12 (1924), p. 152-160
19/06/26	Émilie Droz (M ^{lle}), Geneviève Thibault (M ^{lle}) et André Pirro	Notes sur Jean Cornuel, dit Verjus, petit vicaire à la cathédrale de Cambrai	<i>Rdm</i> , 7/20 (1926), p. 173-189
25/02/27	Émilie Droz (M ^{lle})	Les musiciens liégeois au xv ^e siècle	<i>Rdm</i> , 10/32 (1929), p. 284-289
20/06/27	Yvonne Rokseth (M ^{me})	Josquin des Près comme pédagogue musical	<i>Rdm</i> , 8/24 (1927), p. 202-204
28/03/28	Pauline Aubert (M ^{me})	Quelques clavecinistes de la transition entre Chambonnière et Couperin	
31/05/28	Dorothy Swainson (M ^{lle})	Le clavicorde et ses capacités expressives	<i>Rdm</i> , 9/28 (1928), p. 270
20/03/29	Geneviève Thibault (M ^{lle})	Deux importants catalogues des ouvrages en vente à la fin du xvi ^e siècle chez les célèbres imprimeurs de musique vénitiens Gardane et Vincenti	<i>Rdm</i> , 10/31 (1929), p. 177-183; 11/33 (1930), p. 7-18
04/12/29	Pauline Long des Clavières (M ^{lle})	La vie aventureuse d'un musicien suisse au xviii ^e siècle: J.-B. E. Du Puy	---
20/02/32	Henriette Martin (M ^{lle}). Texte lu par La Laurencie	La <i>Camerata</i> du Compte Bardi et la musique florentine du xvi ^e siècle	<i>Rdm</i> , 13/42 (1932), p. 63-74; 13/43 (1932), p. 152-161; 13/44 (1932), p. 227-234; 14/46 (1933), p. 92-100; 14/47 (1933), p. 141-151

22/12/32	Yvonne Rokseth (M ^{me})	Une source peu étudiée d'iconographie musicale	<i>Rdm</i> , 14/46 (1933), p. 74-85
02/05/33	Yvonne Rokseth (M ^{me})	Fêtes religieuses avec instruments au xv ^e siècle	<i>Rdm</i> , 14/48 (1933), p. 206-208
30/05/34	Thérèse Marix (M ^{lle})	L'Amitié de F. Liszt et de H. de Balzac, d'après des documents nouveaux et inédits	---
29/11/34	Jeanne Marix (M ^{lle})	L'Odhecaton de Petrucci	<i>Rdm</i> , 16/56 (1935), p. 236-241
11/02/35	Pauline Long des Clavières (M ^{lle})	Sur Boieldieu	---
19/03/35	Renée Viollier (M ^{lle})	Un Opéra-Ballet au xviii ^e siècle, <i>Les Fêtes de Thalie</i> , de Jean-Joseph Mouret	<i>Rdm</i> , 16/54 (1935), p. 78-86
27/06/35	Marie-Louise Pereyra (M ^{lle}) Texte lu par Gastoué	La partition de Bordeaux du <i>Page inconstant</i> de Jean Dauberval dont certaines parties semblent pouvoir être attribuées à Fr. Beck	---
21/11/35	Jeanne-Pierre Hennebains (M ^{lle})	Quatre messes de Michel Corrette	---
19/12/35	Mady Humbert-Sauvageot (M ^{me})	La polyphonie dans la musique exotique	---
23/06/36	Renée Viollier (M ^{lle})	Les Symphonies de Jean-Joseph Mouret	<i>Rdm</i> , 17/60 (1936), p. 182-188
26/11/36	Yvonne Rokseth (M ^{me})	Antonia Bembo, compositrice de Louis XIV	---
25/11/37	Pauline Long des Clavières (M ^{lle})	Un compositeur genevois au xviii ^e siècle, Gaspard Frilz	---
16/11/37	Jane Arger (M ^{me})	Un recueil de romances de Blangini ayant appartenu à Pauline Bona- parte	<i>Rdm</i> , 19/65 (1938), p. 7-14
07/02/38	Pauline Aubert (M ^{me})	Présentation d'œuvres à deux clavecins	---
10/03/38	Noëlie Pierront (M ^{lle})	Biographie de Giovanni Battista Bassani (1657-1716)	---
02/06/38	Jeanne Marix (M ^{lle})	La vie énigmatique de Hayne de Guizeghem, compositeur du xv ^e siècle	---
27/06/38	Marie Briquet (M ^{lle})	Deux séries de lettres d'Etienne Floque	<i>Rdm</i> , 20/69 (1939), p. 1-6
27/10/38	Thérèse Marix (M ^{lle})	Les Séjours de Bizet au Vésinet, d'après les Mémoires inédits de Céléste Mogador, Comtesse de Chabrillan	<i>Rdm</i> , 19/68 (1938), p. 142-150
24/11/38	Marie Stuart de Backer (M ^{me})	La curieuse figure de Samuel Pepys, musicien	---
22/12/38	Renée Viollier (M ^{lle})	Le bicentenaire de Jean-Joseph Mouret (sur le rôle de premier plan joué par cet auteur dans la création du Nouveau Théâtre)	<i>Rdm</i> , 20/71-72 (1939), p. 65-71

22/01/42	Solange Corbin (M ^{lle})	La genremusique religieuse portugaise au xvi ^e siècle	---
20/06/42	Renée Girardon (M ^{lle})	Quelques lettres inédites d'Emmanuel Chabrier à Charles Lamoureux	<i>Rdm</i> , 24/75-76 (1945), p. 69-87
26/11/42	Madeleine Garros (M ^{lle})	Madame de Maintenon et la musique	<i>Rdm</i> , 22/1 (1943), p. 8-17
10/12/42	Madeleine Frécot (M ^{lle})	Joseph Michel, musicien dijonnais du xviii ^e siècle	---
14/05/43	Solange Corbin (M ^{lle})	La coutume liturgique de Braga	---
31/03/44	Claudie Marcel-Dubois (M ^{lle})	Enquêtes musicales du Musée National des Arts et Traditions populaires	---
23/02/45	Elisabeth Lebeau (M ^{me})	Le timbre fiscal pendant la Révolution Française	<i>Rdm</i> , 24/73-74 (1945), p. 20-28
19/04/45	Claude Crussard (M ^{lle})	Marc-Antoine Charpentier théoricien	<i>Rdm</i> , 24/75-76 (1945), p. 49-68
21/12/45	Renée Girardon (M ^{lle})	Inventaire du fonds Chabrier récemment constitué à la Bibliothèque Nationale	<i>Rdm</i> , 25/77-78 (1946), p. 22-28
19/04/46	Suzanne Clercx (M ^{lle})	La musique en Belgique aux xvii ^e et xviii ^e siècles : les dernières découvertes	---
28/06/46	Solange Corbin (M ^{lle})	La notation portugaise aux xiii ^e et xv ^e siècles	---
27/06/47	Annette Dieudonné (M ^{lle})	Souvenirs de César Franck à la Bibliothèque Nationale	---
26/04/48	Helen Hewitt (Miss)	Les chansons à forme libre des canti B, publiées par Petrucci en 1502	---
25/03/49	Renée Viollier (M ^{lle})	Mouret directeur artistique du Concert des Tuileries	---
25/05/49	Denise Launay (M ^{lle})	Remarques sur le style dramatique dans les motets polyphoniques au temps de Louis XIII, et plus spécialement dans l'œuvre de Bouzignac	---
15/02/50	Madeleine Garros (M ^{lle})	Notes biographiques sur Guillaume Nivers	---
24/11/50	Renée Viollier (M ^{lle})	À propos des Sonates pour violon et des Sonates en trio d'Elisabeth Jacquet de la Guerre et de Jean-François d'Andrieu	---
25/04/51	Suzanne Clercx-Lejeune (M ^{me})	À propos d'Ockeghem	---
24/07/51	Geneviève Thibault (M ^{me})	Les chansons italiennes du chansonnier de Jean de Montchenu	---
23/02/52	Thérèse Marix-Spire (M ^{me})	La Carrière française de Pauline Viardot	---
25/03/53	Solange Corbin (M ^{lle})	Comment on chantait les classiques latins au Moyen Âge	---
27/11/53	Denise Launay (M ^{lle})	La Bibliothèque des Ballard à la fin du xvii ^e siècle	---

22/12/53	Laurence Boulay (M ^{lle})	L'œuvre instrumentale de Marin Marais	---
24/02/54	France Vernillat (M ^{me})	À la recherche d'une école de harpe au xviii ^e siècle	---
30/11/54	Sonia Verbitzky (M ^{me})	La musique mexicaine	---
22/12/54	Lila Maurice Amour (M ^{me})	Les musiciens de Corneille	<i>Rdm</i> , 37/juil. (1955), p. 43-75
03/03/55	Solange Corbin (M ^{lle})	Le Chant des classiques latins : la cantillation de l'Enéide	---
29/04/55	Suzanne Clercx-Lejeune (M ^{me})	Johannes Ciconia	---
26/11/55	Marguerite d'Harcourt (M ^{me})	La langue musicale des chansons folkloriques françaises au Canada	---
23/05/56	Geneviève Thibault (M ^{me})	Le concert instrumental dans l'art au xv ^e siècle	---
21/03/57	Solange Corbin (M ^{lle})	La cantillation médiévale de Virgile	---
27/02/59	Solange Corbin (M ^{lle})	Les poètes goliards, tradition orale et tradition classique	---
28/05/59	Renée Viollier (M ^{lle})	Trois Jephté, trois styles	---
24/06/60	Solange Corbin (M ^{lle})	Aspects de la Cantillation: techniques d'occident, techniques du Viêt-Nam	<i>Rdm</i> , 47/ juil. (1961), p. 3-36
22/12/60	Renée Viollier (M ^{lle})	De l'Idoménée de Campra à l'Idoménée de Mozart	---
23/11/61	Solange Corbin (M ^{lle})	Les montées systématiques dans les rituels chrétiens	---
02/05/63	Geneviève Thibault (M ^{me})	Quelques emblèmes et devises dans les madrigaux de la seconde moitié du Trecento	---
19/03/64	Denise Launay (M ^{lle})	À propos du chant des psaumes en français au xvii ^e siècle, la paraphrase d'Antoine Godeau et ses musiciens	<i>Rdm</i> , 50/janv. (1964), p. 30-75
08/03/66	Annette Bragard (M ^{lle})	La musique sacrée et l'humanisme musical à la cour des papes Médicis Léon X et Clément VII	<i>Rdm</i> , 52/1 (1966), p. 56-72
26/10/67	Geneviève Thibault (M ^{me})	Visite du musée instrumental du conservatoire	---
16/05/68	Geneviève Thibault (M ^{me})	La vogue des instruments de Ruckers à Paris au xviii ^e siècle	---
09/01/69	Joan Benson (Miss)	Concert et conférence	---
17/11/69	Annie de Boissieu [Labussière] (M ^{me})	Les structures rythmo-mélodiques utilisées par les et les adolescents dans leurs créations	---

17/11/69	Angélique Fulin (M ^{me})	Le problème des intervalles musicaux dans l'émission vocale des enfants	---
17/11/69	Pierrette Germain (M ^{me})	Le sens de l'isorythmie dans le développement musical de l'enfant	---
17/11/69	Arlette Zenatti (M ^{lle})	Une expérience concernant la perception d'une fugue a 2, 3 et 4 voix (chez l'enfant)	---
20/04/70	Claudie Marcel-Dubois (M ^{lle})	Visite du Musée des arts et traditions populaires	---
10/06/71	Ursula Günter (M ^{me})	Les années françaises de G. Verdi, Le livret français de Don Carlos : le premier acte et sa révision par Verdi	---
15/11/71	Jean Jenkins (M ^{me})	La polyphonie éthiopienne et ses rapports avec la polyphonie médiévale	---
14/06/72	*** Cotte (M ^{me} Roger)	L'interprétation de la musique du xviii ^e siècle à travers l'étude des enregistrements sur cylindres de serinettes et orgues mécaniques	---
15/12/72	Brigitte Geiser (M ^{lle})	Le cor des Alpes en Suisse	---
1974 ^{?)a)}	Elisabeth Lebeau (M ^{me})	Un flûtiste à Marseille au xix ^e siècle: Simon Lauret	---
1974 ^{?)a)}	Sofia Lada Stantcheva-Brachovana (M ^{me})	Instruments et musique des danses folkloriques bulgare	---
1976 ^{?)a)}	Marcelle Duchesne-Guillemain (M ^{me})	Les origines mésopotamiennes de la musique	---

note :

^{a)} Après 1974 les séances ne sont plus datées.

l'autrice Catherine Deutsch est maîtresse de conférences à Sorbonne Université. Elle a soutenu une thèse sur les madrigaux de Giovanni de Macque à Paris-Sorbonne en décembre 2007 en cotutelle avec l'université de Bologne. Ses recherches portent sur le premier baroque musical en Italie et en France, le madrigal italien tardif, l'histoire des musiciennes, le genre comme catégorie d'analyse musicale, l'historiographie musicologique, les femmes musicologues francophones. Elle est l'autrice d'une monographie sur *Carlo Gesualdo* (Bleu Nuit, 2010) et la co-éditrice d'un ouvrage collectif sur les *Pratiques musicales féminines* (Symétrie, 2016). Elle dirige actuellement l'édition complète des madrigaux de Giovanni de Macque pour l'Istituto Italiano per la Storia della Musica. En 2015, elle a traduit avec Stéphane Roth *Feminine Endings* de Susan McClary pour les éditions de la Philharmonie de Paris. Ses travaux ont été publiés notamment dans *Early Music*, *Journal of Musicology*, *Journal of the Alamire Foundation*, la *Revue de musicologie*, ainsi que dans une dizaine d'ouvrages collectifs. Contact: catherine.deutsch@sorbonne-universite.fr

résumé Cet article retrace l'histoire des femmes à la Société française de musicologie (Sfm) et à la *Revue de musicologie* depuis leur création en 1917. À partir d'une analyse comparative de neuf périodiques euro-états-unis (la *Revue de musicologie*, la *Revue musicale*, *Music & Letters*, *Journal of the Royal Musical Association*, *The Musical Quarterly*, *Journal of the American Musicological Society*, *Archiv für Musikwissenschaft*, *Studien zur Musikwissenschaft*, *Acta Musicologica*) et de quatre sociétés savantes (la Société internationale de musique, la Sfm, l'International Musicological Society et l'American Musicological Society), l'étude met en évidence la particularité du milieu musicologique français dans l'entre-deux-guerres. Sans être épargnées par les rapports de genre, la Sfm et sa *Revue* eurent des pratiques sensiblement plus inclusives pour les femmes que dans d'autres pays. Cette singularité s'estompa à partir des années 1960. Dans les années 1990, l'égalité hommes-femmes progressa dans toutes les revues du corpus, à l'exception de la *Revue de musicologie* et de *Music & Letters* où le phénomène se produisit une décennie plus tard. Plusieurs facteurs ont pu contribuer à la spécificité de la Sfm et de la *Revue de musicologie* en termes d'égalité au cours de son histoire: l'héritage de la SIM, la faible institutionnalisation de la musicologie en France au début de son histoire, les modes de sociabilité de la Sfm, ou encore la présence continue de grandes personnalités féminines telles que Brenet, Rokseth et Thibault.

abstract This article traces the history of women members of the Société française de musicologie (Sfm) and women contributors to the *Revue de musicologie* from their simultaneous foundation in 1917. Drawing from an analysis of nine European and American musicological periodicals (the *Revue de musicologie*, the *Revue musicale*, *Music & Letters*, the *Journal of the Royal Musical Association*, *The Musical Quarterly*, the *Journal of the American Musicological Society*, *Archiv für Musikwissenschaft*, *Studien zur Musikwissenschaft*, and *Acta Musicologica*) and four national and international musicological societies (the Société Internationale de Musique, the SFM, the International Musicological Society, and the American Musicological Society), the study underlines the unique aspects of the French musicological milieu in the first decades of the 20th century. Although marked by gender inequality, the practices of the SFM and its journal seem to have been significantly more inclusive than those of other countries. This situation became less pronounced in the 1960s, and by the 1990s, gender equality had improved in almost all of the periodicals of our corpus with the exception of the *Revue de musicologie* and *Music & Letters*, where gender equality was more or less achieved only after the turn to the new millennium. A number of factors contributed to the particularities of the French musicological milieu in terms of gender equality: the legacy of the SIM; the low institutionalisation of French musicology at the beginning of its history; the social graces as practiced by members of the Sfm; and the continuing presence of such grandes dames as Michel Brenet, Yvonne Rokseth, and Geneviève Thibault.